

Marché de l'art

Le Musée de Mariemont gâté par Yves Boël

Les legs aux musées sont rares en Belgique. Bien que rien ne soit fait pour encourager la générosité post-mortem, un gentilhomme a eu à cœur de gratifier une institution publique de quelques chefs-d'œuvre.

HENRY BOUNAMEAUX, EXPERT

La Belgique n'est pas le pays des donations et autres legs de collectionneurs soucieux d'avantager la collectivité. Pression fiscale oblige sans doute. Mais aussi manque de générosité inscrit dans les gènes de nos compatriotes. Il est vrai que, à leur décharge, il y a peu encore, le monde des institutions publiques affichait sa morgue par rapport aux collectionneurs privés, incompris par des fonctionnaires culturels qui n'avaient pas l'habitude de se frotter à ceux pour qui la passion des œuvres d'art était affaire privée.

Quelques personnalités sont passées au-dessus de ces mesquineries d'une autre époque et n'ont pas hésité à faire montre de générosité de leur vivant, tandis que d'autres, par rancœur ou par manque de motivation, ont préféré négocier leurs collections sur le marché de l'art. Bref, en Belgique, l'altruisme en matière culturelle est encore à améliorer, du côté des donateurs, comme, parfois encore, du côté des donateurs.

Un musée né de la générosité

Le musée de Mariemont est à lui seul un exemple de générosité, puisqu'il est né du legs de Raoul Warocqué, l'un des hommes les plus riches de Belgique, qui laissa à son pays ses fabuleuses collections. Richesse ne rime évidemment pas avec passion pour la culture, mais chez Warocqué ces deux mots étaient synonymes et ce

collectionneur impénitent voyagea également pour ramener des œuvres dignes de ses collections. Raoul Warocqué fut sans doute l'un des plus grands collectionneurs de son temps dans des domaines qui n'étaient pourtant pas les plus recherchés par des particuliers, s'intéressant autant à

l'antiquité qu'à des civilisations lointaines.

Contrairement aux milliardaires américains, Raoul Warocqué ne collectionnait pas les meubles royaux du XVIII^e siècle, les tableaux du siècle d'or hollandais et autres trophées signes extérieurs de richesse. Sans que cela enlève quoi que ce soit à sa générosité, il faut cependant signaler que Warocqué est mort sans postérité, ce qui a sans doute eu une influence dans son choix de léguer son patrimoine à la Belgique.

Un lien affectif

La famille Boël est, comme Warocqué, attachée au Hainaut

Au sein des 42 œuvres léguées figurent surtout des antiquités chinoises.



Détail du grand Cheval Han.

©MUSÉE ROYAL DE MARIEMONT

Humeur

BRUNO COPPENS



Fissures

«Michelle Martin et Doel 3: même combat!» Non, je n'ai pas été victime d'un AVC (arrêt de ma vitalité cérébrale) à cause de la canicule. Si je rapproche ces deux faits de l'actualité, c'est d'abord parce que l'arrêt concernant la libération conditionnelle de Michelle Martin et le verdict sur le maintien de l'activité à Doel 3 tombent la même semaine, la prochaine. Et puis ces deux événements sont pour moi liés intimement. Michelle Mar-

tin apparaît aussi radioactive que les fuites potentielles du vieux réacteur. Lorsqu'on voit d'une part, toutes les manifestations entourant la possible libération de la complice de Dutroux et d'autre part, l'affolement du secteur de l'énergie «Black-out possible cet hiver en Belgique!» avec démentis immédiats, 220 volts-face et répliques de Melchior Wattlet qui tente de ramener tout le monde à la raison, force est de constater que l'atmosphère est déjà hautement contaminée. Que Michelle Martin puisse mettre les voiles pour se réfugier dans un coup d'vent paraît aussi insupportable que de voir des fissures permettre à des nuages radioactifs de s'envoler ni vu ni connu. Au-dessus de Doel, insidieusement et à Malonne, ainsi Dieu semant... Dans les deux cas, l'opinion publique craint que deux monstres, l'un de chair et d'os, l'autre volatil, ne s'extirpent de leurs univers carcéraux, la prison et la centrale. Qui ne

redouterait pas la fuite de particules nocives dans la nature?

Michelle Martin. Michelle. Pas avec 1 L et accent aigu non, avec 2 L. Ces 2 L que cette complice de l'infâme a arrachées à des anges. Sa sortie ressemblerait à une projection radioactive: rien de palpable de prime abord comme lors du passage des nuages de Tchernobyl au-dessus des potagers, rien de tangible, que peut-on réellement craindre d'une femme seule dans un couvent? Mais tout comme l'accident de la centrale de Fukushima a réveillé nos pires cauchemars, sa sortie de prison raviverait nos vieilles angoisses.

Entre parenthèses, en France, le mot «centrale» désigne à la fois le bâtiment d'accueil de réacteurs nucléaires et... la prison qui «prend en charge les détenus condamnés à de longues peines, ceux dont on estime qu'ils ont peu de chances de réinsertion sociale»... mais fermons la parenthèse. Quoique... Le mot paren-

thèse convient parfaitement bien. Qu'est-ce que les parents taisent devant leurs enfants? Leur angoisse profonde. «Non, tu ne roules pas à vélo seule dans la rue!» «Tu n'iras pas au parc sans ton grand frère!» L'angoisse que leur enfant croise un jour un psychopathe, un pédophile, un exhibitionniste. Le réacteur de Doel n'aurait qu'une fissure superficielle, Michelle Martin en a creusé une, bien profonde, en chacun de nous.

Récemment, on a découvert des papillons bizarroïdes à Fukushima. Malgré la catastrophe, l'espèce s'est «adaptée» comme on dit. Ici aussi, après l'affaire Dutroux, les enfants se sont adaptés. Ils ont replié leurs ailes d'insouciance et volent du coup moins haut pour être toujours à portée de regard. Au Japon, l'air fut contaminé, chez nous, c'est l'innocence qu'on a minée. L'enfance n'est plus enchantée, les enfants sont des anges hantés.

Londres

Un art qui se troque



© MARTIN ZAHNINGER

Un tableau sous le bras, Alix Janta, 31 ans, s'appête à sauter dans l'Eurostar. Elle profite d'un petit week-end à Bruxelles pour apporter une œuvre d'art à son acquéreur, ou plutôt, à son échangeur. Avec Lauren Jones, Britannique de 28 ans, cette Belge d'origine a lancé en mars 2009 Art Barter, un système de troc qui permet d'échanger des œuvres d'art contre tout sauf de l'argent. La première exposition a eu lieu à Londres en novembre de la même année. Les œuvres de 50 artistes étaient exposées dans une salle. À l'entrée, se trouvait le nom de tous les participants. À côté de leurs travaux, ne figurait qu'un numéro. «Il était important pour nous de garder l'anonymat, souligne Alix Janta. Nous voulions sortir de ce culte de la célébrité.» Les visiteurs notaient ce qu'ils proposaient d'échanger sur un formulaire et, en fin d'exposition, les artistes choisissaient l'offre qui les intéressait le plus.

«On peut échanger ce qu'on veut. Certains ont proposé des traductions, un séjour dans une villa au Maroc, un site web...»

Des cours de français pour Tracey Emin

C'est ainsi qu'un exposant, séduit par le romantisme de «la galopée sauvage sur la plage», s'est retrouvé dans un château écossais pendant une semaine ou que Tracey Emin a reçu 30 heures de cours de français. «On peut échanger ce qu'on veut. Des objets, des services, une autre œuvre. Certains ont proposé des traductions, un séjour dans une villa au Maroc, la création d'un site Internet... C'est très varié.» Le système fonctionne. Berlin, New York ou encore Madrid suivent en 2010 et 2011. Cet été, Art Barter était au festival Strummer of Love où il occupait l'étage supérieur d'un bus avec des artistes musiciens, et à l'automne, Lauren et Alix s'envoleront vers Istanbul pour une exposition/échange avec des artistes turcs.

L'idée est née au milieu de la crise financière. Alix, fraîchement arrivée de Paris où elle avait travaillé pour des galeries, et Lauren peinent à trouver du travail. Leurs lettres de candidatures restent sans réponse. Parallèlement, les systèmes de troc commencent à fleurir, que ce soient les séances de «switching», échange de vêtements entre particuliers, les événements organisés par des établissements culturels comme le Barbican ou les Bozar ou encore un certain «Free shop» dans le Shoreditch londonien. «Le Free shop était particulièrement intéressant. Le lieu avait été investi par des squatteurs. Des vêtements étaient posés sur des tringles et on pouvait se servir. Il y avait aussi un grand tableau divisé en deux colonnes, «What I need» et «What I have/offer», sur lequel on pouvait écrire ce qu'on voulait donner ou demander.» L'idée de transposer ce système ancestral dans le monde de l'art germe alors dans leur esprit.

Alix et Lauren ont pu monter leur exposition grâce à des sponsors et à l'attraction médiatique de certains artistes, dont Tracey Emin. Aujourd'hui, elles veulent aller un pas plus loin. Deux projets sont en cours d'élaboration: la création d'une entité plus commerciale, Alteria Art, d'une part, et celle d'une plateforme Internet permettant de réunir les artistes situés aux quatre coins du globe de l'autre. «Sur cette plateforme Internet, les artistes pourront aussi dire ce qu'ils aimeraient recevoir. On espère la lancer officiellement en décembre.» GÉRALDINE VESSIÈRE

www.artbarter.co.uk